



François Pilote, éducateur et pasteur en milieu rural

Paul-André Leclerc

Volume 58, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006879ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006879ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leclerc, P.-A. (1992). François Pilote, éducateur et pasteur en milieu rural. *Études d'histoire religieuse*, 58, 29–38. <https://doi.org/10.7202/1006879ar>

François Pilote, éducateur et pasteur en milieu rural

Paul-André LECLERC
CÉGEP de La Pocatière

L'abbé François Pilote fut un éducateur et un pasteur, deux rôles qu'il a fort bien remplis.

Même avant d'être ordonné à la prêtrise, il commence sa carrière d'éducateur comme stagiaire à Montréal et à Nicolet. En 1835, le curé de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, ayant eu vent de ses succès, le choisit à titre de collaborateur pour son collège classique fondé huit ans plus tôt. C'est le début d'une brillante carrière: professeur, directeur, procureur et supérieur.

L'abbé Pilote devient le deuxième fondateur du collège grâce à son activité débordante et à ses talents multiples: enseignement, construction, établissement d'un cours commercial, d'une école d'agriculture, d'une ferme-modèle et d'un journal agricole, tout en s'occupant de colonisation. Sa compétence est reconnue, puisque le docteur Meilleur, surintendant de l'éducation, le consulte avant de proposer de nouvelles lois touchant l'agriculture. A la suite de difficultés financières, il quitte le collège, après trente-quatre années de loyaux services, pour amorcer une nouvelle carrière.

A Saint-Augustin, le pasteur rural apprend à ses ouailles comment irriguer leurs terres; grâce à ses connaissances, il fait de la paroisse un modèle de prospérité. Il attire ses paroissiens par son culte de la beauté: cérémonies, cimetière et parc floral; il poursuit son rôle d'éducateur en établissant un pensionnat pour jeunes filles. L'abbé Pilote, appliqué à l'éducation de la foi et de l'agronomie, et soucieux de former des hommes et des femmes, mérite bien ses titres de pasteur et d'éducateur.

Au cours de l'histoire, nous retrouvons toujours des personnages, hommes ou femmes, qui ont non seulement illustré leur époque, mais dont l'oeuvre perdure et étend ses ramifications jusqu'à nos jours. Chaque région peut citer certaines personnalités, rappelant le souvenir de ces

pionniers, qui, avec des moyens pécuniaires très limités, établirent des oeuvres durables dont nous bénéficions encore aujourd'hui: l'abbé Pilote fut de ceux-là. Il a fondé la première école d'agriculture permanente au Canada, en 1859.

Pour nous situer dans le temps, voici quelques renseignements biographiques. François Pilote est né à Saint-Antoine-de-Tilly, comté de Lotbinière, le 4 octobre 1811. Il y commence ses études, puis il va faire son cours classique au Petit Séminaire de Québec et ses études théologiques au Grand Séminaire. Selon l'habitude de l'époque, sa formation se complète par un stage de deux ans au Collège de Montréal et à Nicolet, où il inaugure sa carrière d'éducateur. Il est ordonné prêtre, pendant la période des vacances, le 9 août 1835. Sa première obédience pastorale, à l'automne 1836, le charge du vicariat à Rivière-Ouelle, paroisse limitrophe de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Quelques mois plus tard, M. Charles-François Painchaud le réclame pour son collège; M. Painchaud, alors curé de Sainte-Anne et supérieur du collège, se sent malade; d'ailleurs, il est décédé à peine quatorze mois plus tard et il a besoin d'un collaborateur pour assurer la survie de sa fondation. Son choix se porte sur le jeune abbé Pilote qui n'a que vingt-cinq ans. M. Painchaud a probablement eu vent de son travail au Collège de Montréal et à Nicolet. L'évêque de Québec le nomme au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

François Pilote va rapidement prendre charge de la jeune institution, encore bien fragile, qui va grandir sous son habile direction. Il occupe successivement les charges de professeur, de directeur, de procureur et de supérieur; il est l'âme dirigeante de tous les développements pendant trente-cinq ans. On a pu dire, à juste titre, qu'il est le second fondateur du Collège de Sainte-Anne et sans doute le plus important. Sous la plume de M. Pilote, on peut lire en effet ce qui suit, cité par son biographe:

Il ne faut pas oublier le dévouement de ceux qui se consacrent à l'éducation, ils vivent de la vie de leurs élèves, et subissent leur règlement à tous les moments de la journée; ils ne s'appartiennent plus à eux-mêmes¹.

Et il ajoute une courte évocation de la vie des pensionnaires:

Dans le monde, ceux qui n'ont jamais connu les charmes de la vie commune où l'on travaille, on prie, souffre et espère ensemble, sont souvent portés à plaindre la jeunesse étudiante. Ah! ceux-là sont dans l'erreur. Si l'enfant éprouve quelque tristesse dans les moments des premières absences, il se fait bientôt à ce nouveau régime, et les soins bienveillants et paternels de ceux qui font son éducation ne

¹ Auguste Béchard, *M. l'abbé François Pilote*, La Pocatière, Gazette des campagnes, 1885, p. 15.

tardent pas à faire descendre dans son cœur la joie et le bonheur. D'ailleurs, cette tristesse au cœur de l'enfant se séparant pour la première fois de ceux qu'il aime le plus au monde, est toute naturelle: c'est la fleur que le jardinier transporte de sa terre natale en une terre étrangère. Comme elle, il s'acclimate bien vite².

On le constate, les soucis de l'abbé Pilote concernent toute la personne. Les étudiants étaient tous pensionnaires et les deux sessions étaient très longues; l'enfant se créait une nouvelle famille dans laquelle le rôle des éducateurs se devait d'être attentif, compréhensif et fraternel. Les collèges classiques avaient un double but: former des prêtres et des citoyens destinés aux carrières libérales. Comme le dit l'abbé Pilote, «Nos maisons d'éducation ne sont pas seulement des institutions religieuses, mais elles sont éminemment nationales³». Ainsi, se sont formés coude à coude les membres de l'élite religieuse et civile: c'était le but des fondateurs et particulièrement du second fondateur du Collège de Sainte-Anne. Il est toujours attentif aux besoins des étudiants. Se rendant compte que plusieurs sont rebutés par la longueur des études classiques, il va établir à leur intention un cours commercial, dès 1842. Après une couple d'années préparatoires communes, les élèves peuvent opter pour le cours commercial ou pour le cours classique. Le collège répond ainsi aux besoins de l'époque; un grand nombre d'étudiants pourront devenir des citoyens importants dans leurs paroisses respectives en occupant des postes de direction.

Tout en consolidant la jeune institution, dont il a la responsabilité, par la construction d'une aile nouvelle en 1855, l'abbé Pilote caresse un autre rêve: combler le vide qui existe du côté de l'enseignement agricole. Issu d'un milieu rural, il regrettait la stagnation de la routine solidement établie chez les agriculteurs. L'économiste-historien Albert Faucher présente l'abbé Pilote comme «propagandiste de la Chambre d'agriculture dans le Bas-du-Fleuve» et il ajoute:

Impossible de surmonter la stagnation agricole. La routine régnait. La plupart des habitants, au dire de l'abbé Provencher, n'utilisaient pas de fertilisants ou ne pratiquaient point la rotation des cultures, cependant que dans les cantons anglophones on introduisait les techniques scientifiques de l'Écosse et de l'Angleterre⁴.

Taillé pour les grandes entreprises, M. Pilote mûrit son projet pendant longtemps. Le cours classique et le cours commercial étant bien établis, il peut se consacrer à cette nouvelle entreprise qui lui tient à cœur: doter le Collège de Sainte-Anne d'une école d'agriculture et d'une ferme-

² *Ibid.*, p. 14.

³ *Ibid.*, p. 15.

⁴ Albert Faucher, *Québec en Amérique au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1973, p. 191.

modèle. Il ferait ainsi d'une pierre deux coups: les produits agricoles serviraient à nourrir les pensionnaires et les fils de cultivateurs apprendraient comment augmenter le rendement de leurs terres par une culture modernisée. C'est un projet audacieux qui n'est pas vu d'un bon oeil par les professeurs du collège; en effet, cette nouvelle fondation n'entraînerait-elle pas un endettement onéreux pour la jeune institution? François Pilote n'est pas un homme qui se laisse rebuter facilement: il a mûri son plan et les obstacles ne font que redoubler son ardeur. En 1858, la corporation a fait bâtir, à l'est du collège, une vaste maison, de soixante pieds par trente, deux étages et sous-sol; le but était d'y loger des professeurs, mais le supérieur avait sans doute une arrière-pensée...

En homme prudent, l'abbé Pilote ne se lance pas à l'aventure. Il commence par aller voir ce qui se fait ailleurs, en Europe. Parti de New-York le vingt-six février 1859, son voyage d'étude se poursuit pendant huit mois; après une pointe en Italie, il visite les établissements agricoles de la France, de l'Angleterre et de l'Irlande. Muni de lettres de recommandation de la part du ministre de l'agriculture, à Paris, toutes les portes lui sont ouvertes. Il visite les écoles impériales de Grignon et de Grand-Jouan, l'Institut agricole de Beauvais, la colonie agricole de Mettray et plusieurs fermes-écoles parmi les plus importantes. Il y consulte les programmes d'enseignement et les méthodes de chacune de ces institutions. Puis, le voyage se continue en Angleterre et en Irlande; le retour se fait en septembre. On lui apprend à son arrivée qu'il a été réélu comme supérieur, fait inusité, pour un troisième terme⁵!

Après son retour, l'abbé Pilote organise l'enseignement dans la première école d'agriculture permanente au Canada. Il rédige son prospectus inspiré de ses notes de voyage; c'est un document qui mériterait d'être lu en entier, car on y voit continuellement l'influence d'un éducateur d'expérience. Il précise le but de l'institution: «former aux pratiques de la bonne agriculture les fils de propriétaires ruraux qui se destinent à cultiver plus tard pour leur propre compte». Il note que la situation au Canada n'est pas la même qu'en France, où selon la loi de l'époque, l'héritage devait se partager entre les enfants en parts égales. Ici, nous avons affaire à de futurs propriétaires cultivant une ferme non morcelée. En France, on prépare des aides ruraux et des régisseurs, ici ce sont des exploitants de fermes⁶.

⁵ Wilfrid Lebon, *Histoire du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière*, La Pocatière, s.é., 1948, vol. 1, pp. 185-188.

⁶ François Pilote, *Prospectus de l'École d'agriculture de Sainte-Anne*, La Pocatière, s.é., 1859, p. 1.

Pour atteindre ses buts, M. Pilote propose, dans son prospectus, un enseignement à trois degrés. Au niveau élémentaire, on donne des notions d'agriculture à travers l'enseignement régulier; le deuxième degré s'adresse aux fils de cultivateurs, les futurs agriculteurs, et le troisième degré forme des professeurs et des agronomes. À La Pocatière, on commence par le deuxième degré. L'enseignement sera théorique et pratique; c'est pourquoi, l'école exploite une ferme-modèle, où l'on fait des expériences et de la recherche, et un atelier pour la conception et la réparation des instruments aratoires. Si les étudiants ne sont pas suffisamment préparés, une année préparatoire est prévue. Comme toujours, l'abbé Pilote insiste sur la distinction entre éducation et instruction:

On peut avoir beaucoup de sciences, de connaissances, sans avoir pour cela de l'éducation. Qui dit éducation, dit morale, pratique des devoirs, vertus en un mot. Qui dit instruction dit seulement science ou connaissance, mais pas davantage. L'éducation est à l'instruction ce que le coeur est à l'esprit, ce que la pratique de ses devoirs est à la connaissance de ces mêmes devoirs. Or l'homme a besoin de vivre du coeur encore plus que de l'esprit⁷.

Selon ses conceptions, l'éducateur doit s'occuper de toute la personne et non pas seulement des facultés intellectuelles. C'est ce qu'il a voulu établir comme principe pendant sa longue carrière de professeur au collège, puis comme fondateur de l'École d'agriculture.

Une autre réalisation importante de M. Pilote, c'est la *Gazette des campagnes*, un petit journal centré sur l'agriculture. Avec la collaboration des professeurs, ce journal contribue à faire connaître la jeune institution, ses réalisations et les connaissances agricoles dont les cultivateurs peuvent tirer avantage. Le fondateur, toujours infatigable, recherche les fonds nécessaires à la survie de cet excellent moyen de diffusion dont il est le père. M. Firmin Proulx, typographe et éditeur de la *Gazette*, nous dit: «J'ai été un instrument entre les mains de M. Pilote, qui m'a inculqué le dévouement à la cause agricole, et cela à l'excès⁸!» On reconnaît dans cette remarque la fougue du fondateur qui sait motiver ses collaborateurs.

Les soucis de l'abbé Pilote, en éducation, ne s'arrêtent pas uniquement à l'agriculture.

Donnons à notre jeunesse, écrit-il, le genre d'éducation qui lui est le plus nécessaire. Notre peuple essentiellement cultivateur et marchand a besoin de s'instruire dans l'agriculture et le commerce [...] Il est de la plus urgente nécessité, sous peine d'une

⁷ Auguste Béchard, *op. cit.*, p. 69. Lettre de François Pilote à Joseph Hudon, 24 janvier 1844.

⁸ *Ibid.*, p. 21.

ruine complète de l'agriculture comme du commerce [...] d'étudier l'expérience des vieux pays et d'étendre partout la connaissance du meilleur mode de culture⁹.

L'abbé Pilote est aussi promoteur zélé des sociétés d'agriculture à établir dans chaque comté.

Ces sociétés, dit-il, formeront un trésor commun des connaissances et de l'expérience des membres qui en feront partie; elles seront un puissant moyen de propager le goût et l'estime du premier des arts utiles, d'exciter une louable émulation parmi les cultivateurs, sans laquelle tout essai d'amélioration et de progrès devient inutile¹⁰.

Il ajoute: «Chacune de nos grandes institutions collégiales, dans les campagnes, devrait avoir sa ferme-modèle, comme sa bibliothèque et son musée¹¹».

La colonisation occupe aussi une place importante dans les préoccupations de l'abbé Pilote, car il faut s'occuper de la jeunesse rurale qui a besoin d'espaces à développer. Dans son volume *Le Saguenay en 1851; le passé, le présent et l'avenir du Haut-Saguenay*, on y peut lire en exer-gue. «Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité¹²»! C'est bien conforme aux idées du temps, car on devait déjà lutter contre l'émigration vers les États-Unis. Pour ce prêtre, c'est un devoir de propager la colonisation, après avoir sérieusement préparé les jeunes candidats, afin d'assurer la réussite de l'entreprise.

Toute bonne chose a une fin; pour M. Pilote après tous ses travaux, se produit un intermède pénible. Certains collaborateurs, peut-être à la recherche d'influence, se liguent pour créer des difficultés dans les années 1862-1863. Le supérieur réussit, avec l'approbation épiscopale, à rétablir la situation, après certains départs. Cependant, dans les années qui suivent, surgissent des inquiétudes financières. En 1869, il redevient supérieur du collège. La question des dettes accumulées se pose très sérieusement et l'opposition grandit, de sorte que le supérieur juge à propos d'offrir sa démission. Selon l'annaliste du temps: «On lui a reproché d'avoir trop compté sur la Providence dans les travaux et les achats de propriété». Il va donc quitter le collège après trente-quatre ans de loyaux services. Mgr Lebon résume bien la situation qui a amené le départ de M. Pilote¹³.

En 1870, François Pilote commence une deuxième carrière: il est nommé curé à Saint-Augustin de Portneuf où il sera considéré comme

⁹ *Ibid.*, p. 72. Lettre à la Société d'agriculture du Bas-Canada, 24 décembre 1845.

¹⁰ *Ibid.*, pp. 72-73.

¹¹ *Ibid.*, p. 73.

¹² François Pilote, *Le Saguenay en 1851*, page-titre.

¹³ Wilfrid Lebon, *op. cit.*, vol. 1, pp. 296-297.

un modèle de curé de campagne, alors que ses successeurs à La Pocatière récolteront le fruit de son labeur; son fidèle collaborateur, l'abbé Amable Blanchet, l'accompagne comme assistant dans sa nouvelle paroisse. Au collège, ce fut le désarroi, car les opposants comptaient beaucoup sur l'abbé Blanchet. M. Auguste Béchar, biographe de François Pilote écrit à ce propos:

Grande fut la surprise des nouveaux dictateurs ... Grand aussi fut le désappointement de ces messieurs qui avaient besoin, moralement et matériellement, de M. Blanchet, et dont le départ inattendu jetait de l'eau froide sur leurs projets ambitieux ... L'abbé Pilote avait reçu en échange de sa longue vie de sacrifices et de travail ce que reçoivent assez souvent les hommes qui se sont dévoués à des oeuvres utiles: l'ingratitude et la pauvreté¹⁴.

M. Pilote entreprend donc, à l'âge de soixante ans, une nouvelle carrière celle de curé de campagne dans une paroisse rurale. On peut imaginer les soucis du nouveau pasteur: jusqu'à ce moment, il n'avait exercé son ministère qu'après des étudiants et occasionnellement en fin de semaine dans les paroisses. En effet, son passage comme vicaire à Rivière-Ouelle n'avait duré que quelques mois. L'apprentissage va se faire rapidement, car il dispose de grandes qualités, mais aussi de moyens d'approche qui lui sont particuliers. Ses paroissiens sont presque tous des cultivateurs; il peut les conquérir facilement par ses connaissances agricoles, et ainsi, son rôle pastoral en est facilité. Pour rassembler les âmes à sa charge, il sait qu'il faut s'occuper des problèmes matériels, pour ensuite cultiver la piété et développer la vie spirituelle. Il est habitué aux belles cérémonies religieuses, comme on les pratiquait dans les pensionnats. Il voit à la décoration de l'église, où les fêtes sont attrayantes, grâce à la présence d'un orgue puissant.

Une chose frappe le nouveau pasteur à son arrivée à Saint-Augustin: c'est l'état déplorable des terres mal égouttées. Il s'attaque immédiatement au problème, grâce à son expérience. Il montre aux cultivateurs comment mouler des tuyaux de drainage avec de l'argile. En faisant tomber petit à petit les préjugés contre les innovations, il réussit à amadouer même les plus méfiants en leur faisant comprendre que l'assainissement des terres basses est une amélioration indispensable. Les résultats ne se font pas attendre et le nouveau curé gagne la confiance de ses paroissiens. A son décès, quinze ans plus tard, M. Béchar peut écrire:

Dans cette paroisse de Saint-Augustin, où l'on vit en entier de l'agriculture, il n'y a pas une seule personne que l'on puisse appeler pauvre, et tous vivent dans une aisance relative... Pas un seul enfant de cette paroisse n'a été mettre au bénéfice des Américains sa santé, son énergie et ses talents ... Ils ne connaissent point ce que c'est

¹⁴ Auguste Béchar, *op. cit.*, pp. 23-24.

que d'être valets ou «valtreux» dans les filliatures empestées des Yankees; ils ont conservé leur langue intacte; leur croyance est demeurée inébranlable ... Ils sont plus heureux que des rois¹⁵.

Ces lignes tiennent du panégyrique, mais on ne peut nier l'influence extraordinaire d'un bon pasteur dont l'exemple influe sur toute la région.

Un autre travail qui attend M. Pilote, c'est la remise en état du cimetière. Avant son arrivée, la «république des morts», selon le mot de Chateaubriand, est dans un état pitoyable: aucune inscription sur les croix, ni aucun monument pour rappeler la mémoire des disparus. Grâce aux soins du pasteur, on a pu dire, quinze ans plus tard, que le cimetière de Saint-Augustin est un des plus beaux cimetières de campagne du pays, s'il n'en est pas le plus beau. Le champ des morts devient aussi un lieu de prière. Les allées sont redressées et elles portent des noms évocateurs, par exemple, l'Allée des anges où sont enterrés les restes des enfants décédés en bas-âge; les Allées Saint-François et Saint-Amable rappellent le souvenir des deux pasteurs; l'Allée Saint-Joseph se termine par une grande statue de ce saint. Une reproduction de la grotte de Lourdes vient embellir un coin du cimetière où coule un petit ruisseau. On ajoute un magnifique calvaire dont les cinq statues, grandeur nature, sont en bronze. Pour compléter l'ensemble et en faire un lieu où il fait bon de prier, M. Pilote fait installer un chemin de croix; pendant l'été, le tout est agrémenté d'abondantes fleurs.

L'abbé Pilote aime s'entourer de beauté naturelle. Le presbytère datant du début du XIX^e siècle est une maison solide placée dans un site bien choisi, avec vue sur le fleuve et sur la campagne environnante. Le curé va porter son attention sur l'extérieur et il va s'ingénier à embellir l'environnement. Un ruisseau passe sur le terrain, il en profite donc pour faire creuser un étang assez vaste pour s'y promener en chaloupe; il y bâtit une chaussée et deux pontons, le tout entouré de fleurs. Un grand potager et un petit verger ajoutent encore à l'attrait des lieux. Pour le curé, c'est un moyen d'attirer les paroissiens vers l'église en leur inculquant le culte des beautés de la nature. Le pasteur, avec sa grande foi et sa profonde piété saura développer la vie spirituelle des âmes qui lui sont confiées.

L'abbé Pilote, l'éducateur, fait bâtir près de l'église, en 1877, un grand couvent-pensionnat. Il confie l'enseignement à la Congrégation de Notre-Dame. En plus de l'enseignement régulier, français et anglais, on y donne des cours de piano, et selon l'expression du curé, les ouvrages de goût, comme le dessin et la peinture, ainsi que les ouvrages utiles, les

¹⁵ *Ibid.*, p. 35.

tricots, la couture et la broderie. Là aussi, l'environnement est soigné, grande cour à l'abri des regards indiscrets avec promenades au milieu des fleurs. Pour favoriser la piété, une nouvelle grotte de Lourdes est adossée à celle du cimetière. Dès la deuxième année, ce couvent de paroisse accueille soixante-trois petites pensionnaires. Le bon curé signale que la propreté y est parfaite pour l'hygiène du corps, à côté de la prière, l'hygiène de l'âme. M. Béchard ajoute un commentaire:

Nous avons déjà trop de ces maisons d'éducation où l'on sacrifie l'utile à l'agréable, pour ne pas recommander aux parents de la campagne un couvent dont les maîtresses mettent l'aiguille à côté du piano, et ne dévoient pas l'esprit de nos jeunes filles en leur donnant une éducation toute d'agrément¹⁶!

M. Pilote consacre toutes ses économies à cette oeuvre qui lui est chère et les paroissiens le secondent par leurs nombreuses corvées, selon l'habitude de l'époque.

En tant que pasteur, l'abbé Pilote a acquis la réputation d'un homme bon et généreux, attentif aux plus petits comme aux plus fortunés, avec une foi profonde et une piété remarquable. Ce prêtre éducateur a laissé une abondante et riche correspondance avec les prêtres, mais surtout avec les politiciens et le surintendant de l'éducation, le docteur Meilleur; ce dernier lui demandait son avis sur des projets de lois touchant l'éducation et M. Pilote lui répondait longuement avec simplicité et une grande franchise¹⁷! Son volume, *l'Histoire du Haut-Saguenay*, contient des renseignements importants sur la colonisation. C'est un témoin précieux de son époque. Après une double carrière très fructueuse, il s'est éteint, en 1886, à la suite d'une paralysie qui l'a ralenti pendant sa dernière année.

Bibliographie

BÉCHARD, Auguste, *M. l'abbé François Pilote*, La Pocatière, Gazette des campagnes, 1885, 76 pp.

FAUCHER, Albert, *Québec en Amérique au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1973.

LEBON, Wilfrid, Mgr, *Histoire du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière*, La Pocatière, s.é., 1948, vol. 1, XVI et 575 pp.; vol. 2, XX et 550 pp.

¹⁶ *Ibid.*, p. 32.

¹⁷ *Ibid.*, pp. 51-74. M. Béchard cite plusieurs lettres de M. Pilote.

PILOTE, François, *Le Saguenay en 1851, le passé, le présent et l'avenir probable*, La Pocatière, s.é., 1853, 153 pp. *Prospectus de l'École d'agriculture de Sainte-Anne*, La Pocatière, s.é., 1859, 12 pp.

N.B. On peut aussi consulter:

BERNIER, Adrien, *The Contribution of the Schools of Sainte-Anne-de-la-Pocatière to Catholic Education in the Province of Quebec*, La Pocatière, s.é., 1942, 136 pp.

GAGNON, Serge, «Pilote François», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. XI, pp. 763-765.